

DU MÊME AUTEUR

DEUX HEURES, Le Passage, 2006

SYLVIA ROZELIER

JE PARTIRAI,  
JE PARS TOUJOURS

*roman*

[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)



LEPASSAGE

*Aux amants de la villa Chergui*

*Certes, le lieu pour vaincre, pour nous vaincre, c'est ici  
Dont nous partons, ce soir. Ici sans fin*

Yves Bonnefoy, *L'Adieu*

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni

Photographie de couverture : © LaCoppola & Meier/zefa/Corbis

© Le Passage Paris-New York Editions, 2008



On ne sait pas à quoi ça tient, l'enchaînement des choses, des temps, l'imbrication, l'enlisement, le glissement entre deux êtres. Pourquoi ça existe, pourquoi là, maintenant, ce soir plutôt qu'un autre, la différence d'avec l'instant d'avant. Un regard, une intonation dans la voix, une hésitation dans le geste, une mèche de cheveux aussi bien. Si peu ? Sait-on. Ce qui a créé ça, ce qui a commencé de palpiter, de frémir, ce qui se noue ou se dénoue, ce qui coince. Ça coince ? Non, c'est quelque chose en deçà. Rien ne manque, rien n'existe en plus ou en trop. En apparence. Le décor identique, les personnages. L'homme, la femme en place pour rejouer la même scène, s'aimer encore. C'est écrit. Le temps passe, inexorablement il passe. Sable dans le sablier éternel, les heures coulent, poussent lentement le jour vers sa fin ; eux vers un lendemain sans heurts.

C'est écrit, ça s'écrit doucement, gentiment.

Judith émiette un quignon de pain, elle compte les miettes. Une, deux, trois miettes. Dix, quinze, vingt. Les

miettes s'amoncellent, elle les entasse. De la pointe de son couteau, elle dessine des formes aléatoires, un labyrinthe. Elle invente des tracés. Des courbes. Des sillons. Une ville sur la nappe. C'est un soir sans effort, de vide, de vie en somme. Le vide qui n'est ni ennui, ni douleur, qui est... le vide sans la pensée du vide, sans la pesée.

Un soir ordinaire à se dire des phrases tranquilles à propos de choses sans importance. Des phrases de rien pour remplir le temps. Préparer l'instant d'après, l'instant des corps recommencés. Toujours recommencer. Rien n'est grippé encore. On pourrait se contenter de la poursuite du temps tel qu'il se présente, doux, tiède, neutre. On pourrait... Oui mais voilà, quelque chose existe bel et bien. Là dans la pièce, une sensation trouble, diffuse. On pourrait la chasser, l'étouffer, l'évacuer. Elle gagne. Elle envahit. L'air moins lisse, moins souple, le temps qui aurait commencé de se mesurer. Moins fluide. Et soudain l'envie de s'y arracher, soudain oui l'idée que quelque chose doit se produire, ici et maintenant, avancer ou reculer.

Pourquoi soudain cette urgence ou ce hasard, on ne sait pas.

Si ça disparaîtra, reviendra, grossira.

Ça grossit.

Les miettes éparses sur la table. Judith les regarde sans les voir. Puis l'image lui saute aux yeux, prend corps et

pénètre sa conscience. Elle se dépose. Judith la reçoit. Elle ne sait pas ce qui a surgi, quoi précisément dans ce monticule de miettes. Elle sait que c'est en train de se produire, d'une manière ou d'une autre, irréversiblement. Il y a ces vestiges du repas, détritiques, ruines, et cette impression idiote qu'elles sont, ces toutes petites miettes, dotées d'une symbolique puissante, comme si chacune d'elles était frappée de sens, capable de la définir tout entière dans son essence. À un moment donné, une photographie de sa vie qu'elle contemplerait. Le temps qui a trop attendu peut-être.

Judith et Yann s'aiment depuis cinq ans. C'est beaucoup et très peu à la fois cinq ans. Ce temps de l'amour.

Elle voudrait dire quelque chose, mais quoi? À la place, elle se lève. Elle avance vers la cuisine sans savoir à quelle nécessité elle obéit. Elle sait et c'est sa seule certitude à cet instant (une certitude venue du corps, de ses jambes qui la portent), qu'elle doit rompre l'unité du moment, progresser vers quelque chose, un temps, un lieu. Autre. Ailleurs. Arrivée devant l'évier, elle s'arrête net. Elle demeure sans bouger, le regard perdu vers le fond du bac en céramique. Lisse, propre. Blancher immaculée de l'émail passé à l'eau de javel. Aucune ébréchure, aucune trace jaunâtre. Aucune miette. L'éponge posée sur son support attend. Elle comprend en la voyant ce qu'elle est venue chercher.

L'éponge en main, elle retourne là-bas. Là où l'image l'a saisie. Dans le salon, près de Yann, à table. Alors elle entreprend d'essuyer le plateau. Méthodiquement, paume ouverte en bordure dans le vide, elle ramasse les miettes. Il recule sa chaise, s'écarte, tend la main vers l'éponge, vers Judith. Elle refuse son aide.

Voilà, c'est fait, la table luisante d'humidité, impeccable, comme neuve. Cela ne suffit pas. À l'intérieur de sa main maintenant, l'éponge souillée. Les miettes. Amalgamées sur la tranche côté abrasif et celles collées contre sa peau. C'est pire, ça continue. Prolifère. Elle revient sur ses pas, se dirige vers l'évier, rince l'éponge et ses mains ensuite. Le filet d'eau glisse le long de ses doigts, recouvre ses mains qu'elle a posées bien à plat, ventouses contre la bonde. Elle y plonge jusqu'aux poignets, et c'est comme au ruisseau, comme puiser à une source pure. C'est une caresse sur la peau.

Quand elle se rassoit en face de Yann, elle est distraite. Où est-elle? Ailleurs, au-dehors. Lointaine, elle regarde le ciel. Elle voit les nuages s'amasser par paquets, une voûte au-dessus. C'est un soir d'avant l'orage, un soir sans vent. Quelque chose se prépare de ce côté-ci également, s'attarde. Menace. Le ciel peut-être plus bas, obscurci, gagne sur la terre et attend. Un fracas, l'éclat vif qui viendra le déchirer, rompre la pesanteur. Il lui semble que la journée vers

son achèvement peine à le réaliser, demeure dans cet entre-deux. Entre le vouloir prononcer la fin du jour, la hâter, et ralentir son déclin; ces heures qui meurent, inéluctables, les enliser. Il lui semble qu'à ce suspens du jour, elle s'agrége. Condamnée à l'immobilité, assignée. Elle examine la pièce. Dans ce crépuscule, les meubles ont l'air de poser, masses sombres et indistinctes d'un décor baroque projetant leurs ombres. Elle regarde tout autour ce qui se refuse à la confiance, à l'infini recommencement de la paix des choses, suffisance du jour qui va lentement vers sa fin. Partout, cette étrangeté. Elle lève les yeux vers Yann. À mesure que la pénombre grandit, les contours de son visage s'estompent, il s'efface, il n'est plus que l'esquisse de lui-même, l'enveloppe d'une pensée qui s'absente, avalé par des profondeurs de ténèbres où il se retire. Seul. Elle mesure l'insondable distance. Seuls ensemble. Dans sa poitrine, l'air se comprime, une voix proteste, l'écho d'une plainte sourde au-dedans. Elle l'entend.

S'arracher, bousculer, réagir. Vite.

En un bond, elle est à la fenêtre. Parfois, cela suffit, changement de perspective, sensation du mouvement. Parfois... Il la suit du regard. Elle a dans l'expression une intensité nouvelle, une telle lueur d'exaltation qu'on la dirait ivre ou bien fiévreuse. Et en même temps, son regard est si désintéressé et nu, si naturel que c'en est troublant.

– Qu'est-ce que tu as? il lui demande.

Elle se penche, elle respire. L'air irrespirable. La ville étouffe, incendiée sous la chaleur, inhabituelle à cette heure, en cette saison. C'est une soirée brûlante de la fin de l'été. Poussières et vapeurs d'échappement se mêlent, assèchent sa gorge. Elle a chaud, elle a soif. Elle ouvre la bouche pour respirer, la question jaillit, claire et sonore :

– Si on partait à la mer demain?

À l'instant même où elle pose la question, c'en est une autre qui la recouvre. Depuis combien de temps Yann n'a-t-il plus formé de projets pour eux? Plus évoqué, extrapolé, fabriqué leurs lendemains de lumière, ces rêves d'utopie, rêves de couple? Ses envies reléguées au secret, mort-nées, évaporées. Ses envies, il ne les lui confie plus. Comment est-ce arrivé son silence, comment, sans qu'elle s'en aperçoive, ont-ils glissé imperceptiblement, irrévocablement, dans ce no man's land de l'histoire, terre non fertile, en jachère. En attente de quoi? Ce qu'il n'attend plus à force de trop de patience non récompensée? Ses espoirs vains, ses croyances envolées? Et eux maintenant, interdits de projection, d'avenir?

Et pourtant, combien de paroles malheureuses lui avait-elle adressées. Toutes ces résistances qui n'avaient jamais réussi à le dissuader d'y croire, jamais ému la source vive, la force de ses sentiments. Dès la première semaine

déjà, alors qu'ils ne s'étaient pas quittés d'une semelle – certainement pour cette raison même, parce que c'était trop rapide, trop brutal cet attachement, avant donc que la question du sérieux de l'histoire ne se pose entre eux, cette étape à laquelle tôt ou tard ils seraient confrontés –, Judith avait fixé les limites du jeu. Ce jeu qu'elle ne voulait pas jouer avec lui disait-elle pour le prévenir, le préserver ou s'acheter une bonne conscience, qui sait. Ce soir de printemps, cinq plus tôt, dans ce restaurant où il l'avait invitée parce qu'il aimait sa simplicité, son authenticité, la générosité de sa cuisine, son décor un peu démodé. Pas l'un de ces anciens bistrotis parisiens défigurés, relookés sur les conseils d'un cabinet expert dans l'étude des tendances, design et carte remis au goût du jour, la modernité conçue spécialement pour donner à ceux qui s'y rendent le sentiment d'en être. Dans l'époque.

Ils avaient fini de dîner, ils attendaient que le serveur leur apporte l'addition. Elle, un peu grise du vin épais dont elle n'avait pas l'habitude, la langue et les lèvres colorées d'une teinte violacée. Lui, l'observant; elle fondant, s'alanquissant sous ce regard qui ne la quittait plus, l'intimidait un peu tellement il plongeait en elle. Déjà, pressentant que cet homme qui la regardait droit dans les yeux ne la fixait pas par défi ou séduction, mais parce qu'il était ainsi. Il regardait l'autre. En l'autre. Au-dedans. Du seul regard

qui mène à la connaissance. Et c'était comme contempler sa propre image dans le miroir. À travers l'autre, oser se regarder en face. Alors quand cette jeune journaliste était venue les interroger sous prétexte d'un sujet qu'elle préparait sur les habitudes de sorties des couples à Paris (Ça ne prendrait pas beaucoup de temps, est-ce qu'ils accepteraient également d'être photographiés?), Judith s'en était trouvée presque soulagée. Échapper un instant à ces deux yeux posés sur elle, ce péril de vérité. Trop de présence. D'existence. Ils avaient pris la pause, s'étaient improvisé des endroits qu'ils aimaient à fréquenter, un passé, une histoire. Complices comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Ils s'étaient prêtés de bonne grâce à cette comédie du couple modèle, flattés qu'on les eût choisis eux parmi d'autres clients du restaurant, eux ces nouveaux Paul et Virginie des temps modernes. Un instant, Judith s'était quand même demandé s'il n'était pas de mèche, Yann, s'il ne s'était pas entendu avec le patron. Un traquenard qu'il aurait monté pour l'impressionner, cette histoire rocambolesque du couple glamour, appelez-moi Zelda! Ça l'avait attendrie, mais au fond, elle savait qu'il n'en était rien, qu'il était de ces êtres qui attirent à eux naturellement. Regard, attention, sympathie, répulsion peut-être aussi. Des êtres qui se distinguent. Élus pour ainsi dire. Sans besoin de s'afficher, de se démontrer par de grands

gestes remarquables, le phrasé, l'éloquence, se donner en spectacle, s'agiter. Non, rien de tout cela, l'inverse même. Yann possédait cette assurance qui le dispensait d'avoir à susciter l'intérêt. C'est qu'il ne dissimulait pas, se donnait pour ce qu'il était, libre. Libre fondamentalement.

Et puis soudain, elle n'avait pas pu s'empêcher d'insuffler le froid, d'annoncer d'un air grave la sentence sans appel, le programme amoureux. À prendre ou à laisser. « Il faut que je te dise... » Il faut que je te dise, en guise de préambule, d'en-cas, de conclusion et de digestif tout à la fois. Il faut que je te dise, ne t'emballe pas, ne te fais pas trop d'illusions, tiens-toi le pour dit, l'histoire déjà écrite. « Je partirai, je pars toujours, tu es un homme de transition, nous ne construirons pas ensemble. » Les premiers mots. Elle les avait prononcés en rafale les uns à la suite des autres avant qu'il soit trop tard, qu'elle ne puisse plus, qu'elle oublie ou qu'il l'interrompe, ce qu'il n'avait pas le moins du monde l'intention de faire.

Le temps qu'il lui avait fallu pour lui débiter son couplet, Yann s'était contenté de sourire, conforté qu'il était sûrement dans l'idée qu'elle luttait contre elle-même, contre ce sentiment trop fort, l'émotion. Sinon pourquoi s'en défendre avec tant d'aplomb, tant de certitudes affichées comme seuls les enfants en sont capables? Comme si elle, elle pouvait sentir cela, savoir, d'emblée et pour

toujours, de quoi demain serait fait ! S'il lui plaisait de le penser après tout ! Yann, rien ne l'empêcherait d'y croire, d'attendre et d'espérer, parce qu'il possédait cette force et la foi pour deux, l'intelligence aussi de passer outre ses conneries de gamine. Il avait souri malgré les mots. Ou grâce aux mots. Parce qu'elle aurait pu dire n'importe quoi celle-là qui se tenait devant lui, n'importe quoi, c'était d'ailleurs certainement cela qu'il pensait. Mais il s'était tu. À quoi bon les mots ? À la place, Yann avait préféré déposer un baiser entre ses deux yeux qui brillaient d'un éclat farouche. Sa réponse. Il avait cette pudeur et la confiance pour lui. Il attendrait que ça lui passe, il savait l'essentiel, depuis longtemps, depuis toujours, que l'amour se nourrit de s'éprouver. Que c'est à ce prix et à lui seul qu'il s'épanche se grandit ou se perd. Que l'amour donc n'est pas affaire de mots petite demoiselle. Oui mais ces mots-là, est-ce qu'on peut jamais les oublier, est-ce qu'ils ne finissent pas tôt ou tard par rejaillir, abîmer ? Je partirai, je pars toujours. Est-ce qu'on ne connaît pas d'instinct le destin d'une histoire, dès les premiers instants, la suite jusqu'au dénouement ? Entre les deux, le début et la fin, ne fait-on pas que réécrire à l'envers, refoulant ce sentiment premier et viscéral, qui un jour viendra nous donner raison ?

Si on partait à la mer demain ?

Ce soir, d'autres mots. Elle les a formulés. Sept au total, sujet verbe complément. Ils ont glissé dans le silence, spontanés, rapides. Inoffensifs. Si infimes qu'on pourrait même douter que quelque chose se soit produit. Pourtant c'est bien là, la phrase entre eux, présence lourde, palpable. Matérielle dans le silence d'une réponse qu'il ne sait pas lui donner et qui commence de menacer à force de durer, commence à exister, inciser, détruire, corroder.

Là dans cet écart, il y a ces miettes et cette phrase demeurée sans réponse.

C'est venu, un accident dans la continuité du temps, une rupture dans le soir. Elle ne saurait dire ce qui a poussé dans sa gorge, ce qui a brûlé. Le surgissement de ses mots, à cet instant, pourquoi ceux-ci précisément, ce qu'elle a voulu fuir ou initier. Une phrase qui n'a pas eu le temps d'être pensée, réfléchie, débattue. Une évidence ? Pour la première fois depuis cinq ans, l'envie de le conduire dans la maison du bord de mer, pour la première fois, la certitude en elle qu'il le faut ce départ, absolument, instamment. Revenir à l'origine, sa maison d'enfance. Pourquoi maintenant ? Au bout de cinq ans ? Maintenant comme elle ne l'a jamais voulu, jamais pensé, organisé, permis. Pas plus avec Yann qu'avec aucun autre. Jamais. Peut-être est-ce cela l'évidence, un projet qui s'était tenu là, en germe,

tapi en elle depuis si longtemps, attendant son heure, la part d'insouciance, la magie, l'élan qui le transformerait en mots, les mots en actes ? L'acte désespéré ? Peut-être. Un appel surgi d'on ne sait trop où, du lointain étouffé, des profondeurs. Un vieux rêve endormi. Qu'importe les raisons, le passé, les chemins pris et ceux désertés. La phrase vit. Sa simplicité, son innocence. Sa promesse. Se laisser prendre, guider et emporter. Rien n'est plus urgent. Rien. Seul le présent compte. Le passé n'a pas d'avenir. Maintenant ouvrir portes et persiennes, maintenant un grand souffle d'air marin à s'en décoller la cage thoracique, s'ouvrir le ventre, les tripes, blessure du sel, violence du vent. Lui dévoiler cette part d'intime à lui dérobée. Yann, le choisir, le vouloir. Se projeter, se jeter. Maintenant, tout de suite, parce qu'il est des soirs où l'on a besoin d'énoncer les choses de manière définitive, croire que les phrases engagent la vie. Croire en leur éternité.

Yann se tait. Il n'a pas prononcé un son, pas même un borborygme. Ben..., les mots de la gêne ou de l'hésitation. Silence de plomb. Alors, le doute, la peur, l'inquiétude, le trouble. Dans l'organisme, un grain. Localisé au niveau du ventre, là, précisément. Sous la troisième côte à droite. Judith le sent. D'abord une douleur aiguë et vive qui torpille, qui tord. Puis le mal diffus, remuement intérieur, brassage de l'eau croupie. Macérer dans son jus. État

de gêne dans le corps, angoisse. Elle le sent, elle pourrait le palper sous la paume, elle pourrait comme le professionnel, le médecin.

Si on partait à la mer demain ?

À moins que... Attendez. Peut-être n'a-t-il pas entendu ? La proposition n'aurait existé que pour elle, à peine, aussi vite oubliée. Ou bien... peut-être qu'il se répète la question. En lui-même, les mots alignés les uns derrière les autres, détachés pour mieux s'en pénétrer, en saisir le sens. Mais quoi cette phrase ? Quelques mots de rien, sans prétention, des mots comme on se dit bonsoir... Bonsoir ! Tellement anodins. Et pourtant, d'où lui vient cette impression de vertige qui l'assaille, ne la lâche plus ? Elle est l'équilibriste sur un fil tendu au-dessus du vide. D'un instant à l'autre, elle peut basculer, d'un côté ou de l'autre. Pile ou face ? Oui ou non ? Tout dépend de Yann maintenant. Elle, livrée à son bon vouloir. Les veut-il encore ? Boule dans le ventre, elle attend le signal. Prêt, feu, partez.

Rien.

Rien n'a encore vraiment commencé, tout est possible encore. Elle sait qu'ensuite, tout sera plus compliqué, que rien n'est neutre. Elle l'a invité dans la maison du bord de mer, elle l'a fait, elle. S'il accepte, ouvrir l'ancre du lieu interdit, jamais visité, jamais ; s'ouvrir les entrailles. S'il

refuse au fond... Ils resteraient ainsi. Ainsi? Ils en resteraient là, entre eux, une tache maintenant, une part inconnue à lui, sa géographie. L'intime. Ils en resteraient à la lisière de l'histoire. Pourquoi refuserait-il? Après tout, elle n'est pas obligée d'évoquer le manoir. Qu'y a-t-il à expliquer d'ailleurs? Les seaux, les pelles, châteaux de sable et jeux de balle, jusque-là rien de très original, chronique ordinaire des vacances à la mer. Là-bas. En Normandie. Tout ce gris de mer et de ciel confondus, l'arrière-pays de bocages, ses chaumières propres, ses rangées de pommiers façon Walt Disney. Elle n'avait jamais trouvé la ressource de l'y conduire, Yann. Comment s'appelle ce quelque chose qui manquait, l'empêchait de partager cette part d'elle-même, paradis perdu de l'enfance dont elle gardait le souvenir pour elle seule comme l'on garde un mystère au fond de soi? Certainement pas l'envie ou un énigmatique secret trop lourd à délivrer, non, une peur plus forte, paralysante contre laquelle elle n'a pas lutté. Elle attendait qu'elle s'estompe et disparaisse, attendait simplement le moment. Et aujourd'hui, si on partait à la mer, saut de puce, pirouette cacahuète, oups le manoir. Non décidément, ça manquerait de naturel! Si on partait à la mer, après tout, elle pourrait vouloir découvrir d'autres horizons, mers du Sud lagons turquoises, ambiance Caraïbes; mer du Nord hôtel de charme, cottage anglais.

Changer d'air quoi. Tiens, c'est une idée, ça leur ferait du bien. Du bien? Voilà qu'elle parle comme les vieux! Les vieux qui absorbent pilules, remèdes et voyages exotiques contre les rhumatismes et l'ennui. Et elle, de quoi veut-elle guérir? Les guérir?

Yann ne répond pas. Il réfléchit, il diffère. Il fuit? Il soupire, il bâille, s'étire. Il croise les mains, retourne ses doigts comme il le ferait avec des gants de ménage, elle entend le craquement des phalanges. Il pose ses mains sur la nappe, elle les voit longues et blanches sur la table lisse, débarrassée des miettes. En miettes, ce qu'il reste d'eux? La pensée est fulgurante, les mots sont dangereux. Il lui prend les mains. L'une puis l'autre, il les enserre. Ils restent ainsi, mains jointes, sans mots et sans regards, dans la chaleur des paumes, unis, communiant. Le temps glisse à nouveau, et à nouveau le silence. Elle l'entend, silence d'une réponse qui ne vient pas... Elle cherche la réponse dans ses yeux, il les garde rivés au sol, dérobés. Elle ne voit pas la lueur dedans. Pas de réponse. Il se penche vers elle, tend ses lèvres dans un geste d'offrande ou de demande. Un geste pour... continuer, remettre le temps dans son axe, remonter avant la phrase. Là où il est resté, la ramener, préparer l'avenir, l'après, le terrain. Son refus? Elle sent son souffle tout proche. Sur ses lèvres offertes, le baiser est là qui attend, prêt à être animé. Elle regarde. Le